

L'héroïsme en héritage

Les textes ont été écrits le 8 janvier 2022 dans le cadre de l'atelier d'écriture organisé par la Bibliothèque Georges Brassens, Paris 14^e en lien avec le musée de la Libération, musée du Général Leclerc, musée Jean Moulin, Paris 14^e et animé par Ghislaine Tabareau-Desseux, de l'association Carnets du Passage.

La plupart de ces textes ont été lus après les remarques attentives de Ghislaine Tabareau-Desseux dans les locaux du musée par Mathieu Touzé, comédien, le 22 janvier 2022, en présence de deux enfants du colonel Rol-Tanguy.

Écrivains participants : Bénédicte Bertier Lagarenne, Danièle Chaponnais-Prouteau, Patrick Fombaron, Claude Lalance, Kisito Massengo et Pascal Meny.

Maquette et photo de couverture : Patrick Fombaron

Bénédicte Bertier Lagarenne

Camille du Faubourg Croncels

1930

Elle a 17 ans et vient de la campagne est Auboise. Elle est embauchée comme employée de maison dans une famille de cinq enfants. Monsieur Jean et Madame Germaine. Elle ne sait ni lire ni écrire, les enfants lui apprendront.

Juin 1942

5 heures du matin.

Des coups sont frappés au carreau. Elle claque la porte au nez des Allemands. « *Laissez-moi m'habiller* » et en profite pour mettre dans la poche de son tablier l'argent qu'elle possède. Elle prend aussi soin de tourner le bouton de la TSF. La famille écoute « les suisses », ce qui est défendu. Elle décide de monter au grenier, s'assied sur une malle pour dissimuler le fusil de chasse conservé par Monsieur Jean. La découverte de cette arme peut être fatale. Elle n'a peur ni des Allemands ni des qu'en-dira-t-on.

1935

Elle tombe amoureuse du marchand de légumes avec lesquels elle prépare les soupes de « sa nichée ». Elle-même n'aura jamais d'enfant. Les livraisons sont de plus en plus fréquentes.

Vacances d'été.

La famille retrouve des cousins à la campagne. Camille veille sur « ses » chers petits parfois molestés par les autres employés de maison. Elle organise des jeux, sait raconter des histoires comme nulle autre pour endormir ce petit monde.

Juin 1942, 5 heures du matin.

Camille me réveille ainsi que mes frères et sœurs.

Les Allemands sont là, ils perquisitionnent notre maison. Ils ont emmené papa à la prison. J'ai 11 ans, j'ai peur. J'égrène les chapelets. *Mon Dieu, faites qu'ils ne trouvent pas le fusil ! Papa n'a pas voulu s'en séparer il est caché dans une malle du grenier.* Dominique mon petit frère s'étonne « *on ne va pas en classe ?* »

Camille nous demande d'être sages avec maman, elle monte au grenier.

Cela dure deux heures ! C'est long deux heures. Nous nous occupons en jouant avec des soldats miniatures ; des Français et des Allemands. Notre gardien armé pointe son fusil vers nous. Pourtant il me semble l'avoir vu sourire. Enfin le chef redescend avec les autres hommes. « *Nous n'avons rien trouvé, votre mari reviendra sûrement vite* » dit-il à maman.

Ils repartent en emportant notre radio. Nous respirons. Je cours au grenier. Camille est assise sur la malle. « *Alors mon p'tit Xavier je vous prépare un chocolat chaud ?* »

Ha, ma Camille !

Ce jour de 1942 je m'en souviendrai longtemps. J'arrive comme d'habitude très tôt. Livraison de légumes pour toute la famille. Mais là, des uniformes allemands. Partout. Ils ont encerclé la maison. Perquisition ? Oui.

J'aperçois ton chignon au travers du carreau. Tu sembles t'adresser à un soldat. Je suis tétanisé. Tu as beau être mon intrépide Camille je m'inquiète, je n'ai qu'une envie : te sortir de là.

Pourtant je pars. Lâcheté ? Certainement, je m'en veux encore aujourd'hui.

« *J'allais quand même pas les laisser rentrer comme ça* » me diras-tu plus tard.

« *Laissez-moi, j'veis m'habiller* ».

Tu envoyais promener un allemand !

Gagner du temps pour dissimuler le fusil de Monsieur Jean. Et tu as réussi.

J'aime ton franc-parler ma Camille.

Je m'appelle Karl.

J'ai 20 ans. Je suis mobilisé à Troyes depuis six mois. Ce matin de juin 1942 mon Caporal me réveille : perquisition dans une maison des faubourgs de la ville. Un habitant y aurait caché un fusil.

Nous débarquons à cinq heures du matin. Je frappe au carreau. Une bonne femme avec un chignon nous renvoie carrément. « *Laissez-moi m'habiller* » elle nous dit. Pas gênée celle-là !

Enfin nous entrons. Cette impolie est l'employée de maison. Nous lui sommons de lever les enfants. Ils sont cinq. Le plus jeune doit avoir 3 ou 4 ans. Pendant que mes camarades fouillent la maison me voilà chargé de les surveiller !

La femme au chignon a disparu. Les petits jouent aux soldats miniatures. Je ne peux m'empêcher de sourire, mon petit frère a les mêmes.

Cela dure deux heures. Enfin mon chef redescend. Ils n'ont rien trouvé. Marre de cette guerre. Je voudrais rentrer à la maison.

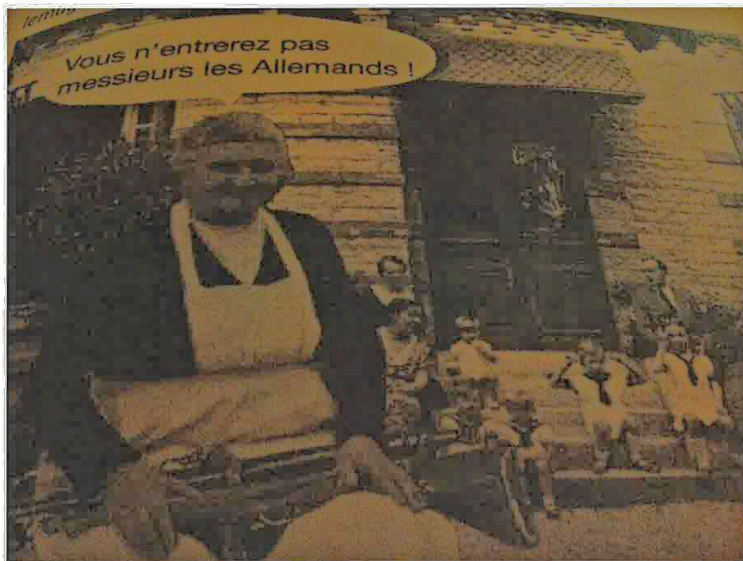
Années quatre-vingt

Ma famille est réunie autour de Camille. Nous fêtons les 80 ans de notre héroïne.

Mes grands-parents Jean et Germaine sont venus du faubourg Croncels. Xavier, mon père et ses frères et sœurs accompagnés de leurs enfants.

Plus tard en 1983 et en 2020 Germaine ma grand-mère et Xavier mon père écriront leurs souvenirs et nous en feront cadeau.

Un grand merci à eux pour ce précieux héritage.



Danièle Chaponnais-Prouteau

Madeleine

1899

Pour paraphraser le grand Victor, ce siècle avait 99 ans lorsque Madeleine vint au monde.

Petite fille éveillée à l'aube du XX^e siècle dans la verte Normandie. Plus précisément l'Orne riante et pluvieuse, le « pot de chambre de la France », selon les anciens.

1920

Premier mariage avec le premier André.

Un mariage de raison avec l'héritier de l'hôtel-restaurant familial. Il fallait une femme pour gérer l'établissement.

Suivent deux enfants, l'un en 1924, mon père, et l'une en 1927.

Puis le décès d'André en 1929.

1930

Cuisinière émérite et femme de tête, Madeleine modernise l'hôtel. Elle fait installer l'eau chaude et les premières salles de bains. La cuisine se pare d'un magnifique piano de cuisson 8 feux.

1938

Mariage avec le deuxième André.

1939-1944

La guerre, les bombardements, les Allemands qui réquisitionnent l'hôtel.

Madeleine plie mais ne rompt pas.

Le moment des actes héroïques.

1945

Fin de la guerre, début de l'abjection.

Madeleine, accusée de collusion avec l'occupant, doit se défendre. Elle demande des témoignages écrits à ceux qu'elle a aidés afin de ne pas croupir en prison.

1948

Ruinée, mais libre, Madeleine a réussi à faire reconstruire l'hôtel bombardé. Pose de la première pierre devant l'objectif. Photo trésor familial.

1949

Divorce. Madeleine est amoureuse d'un jeune homme recueilli à l'hôtel pendant la guerre.

16 ans d'écart, peu lui importe.

1960

Après 12 ans de vie commune, mariage avec le troisième et dernier André de sa vie.

1968

Amatrice de bonne chère et de cidre, Madeleine n'a jamais écouté les conseils de son médecin. Diabète.

Elle nous quitte au mois de mars.

J'ai 5 ans.

Témoignage 1

1968

J'étais mardi dernier aux obsèques de Madeleine. Nous étions très nombreux et la tombe était ensevelie sous les couronnes et les bouquets de fleurs. La ville semblait s'être rassemblée dans son entier pour lui rendre hommage, à elle et à sa cuisine, à juste titre réputée dans le département.

Je l'avais rencontrée en 1945. En tant qu'officier de justice, j'avais enregistré un grand nombre de témoignages qui m'avaient bouleversé. Cette hôtelière intrépide avait aidé de multiples façons des amis, des voisins, des gens de passage, des inconnus, sans se soucier des risques encourus.

Petite femme boulotte dans la quarantaine, le cheveu noir et le regard droit, la première fois que je l'ai vue, elle m'a demandé si elle pouvait s'asseoir, à cause de ses « problèmes de circulation ».

Elle n'a jamais manifesté aucune émotion : ni ressentiment envers les personnes qui l'avaient accusé d'avoir collaboré avec l'ennemi, ni excès de reconnaissance envers ceux qui avaient écrit en sa faveur. À la fin de cette histoire, elle a juste dit « *c'est bien* », et est partie de son pas lourd.

Par la suite, je suis souvent allé dans son restaurant, où elle me réservait la table du fond. Je me régalais avec ses ris de veau nappés de sauce à notre bonne crème de Normandie. Elle se faisait un plaisir de me la servir elle-même. Quand elle avait un peu de temps, en fin de service, elle venait s'asseoir en face de moi, posait ses mains calleuses sur la table et commençait invariablement la discussion par : *Alors, Monsieur le Maire, quoi de neuf dans notre belle commune ?*

Témoignage 2

1943

Maman n'est toujours pas revenue et il y a les deux autres cachés dans sa chambre. Je ne sais pas quoi en faire, les Boches sont partout dans l'hôtel.

Elle avait bien besoin d'aller encore une fois à la Kommandantur, surtout pour sauver ce crétin d'Émile. Si elle savait ce qu'il a essayé de me faire, elle ne se serait pas empressée d'aller plaider sa cause.

Même pas sûr.

Elle est toujours comme ça, à vouloir aider tout le monde. Elle ferait mieux de faire attention à nous. Ça, pour les corvées, elle sait bien nous trouver, mon frère et moi.

Ras-le-bol d'éplucher les patates pour nourrir les Schleus !

Quand même, tous ces kilomètres en car, l'attente, les uniformes, et le retour à la nuit, avec ses mauvaises jambes, c'est pas moi qui ferais tout ça !

Surtout pour cet idiot d'Émile !

Je n'ai appris cette histoire familiale qu'au décès de mon père, en 2015.

De ma grand-mère, j'avais seulement entendu dire qu'elle cuisinait bien et qu'elle était généreuse.

Le récit par mon père de ces années de guerre se résumait à des anecdotes sur les bons tours joués aux Allemands par les rusés paysans normands.

Les nombreux témoignages (52 lettres) retrouvés dans une boîte en fer fermée à clé au fond d'un placard de la chambre d'amis - un bon début de film ! - m'ont profondément émue et m'ont rapprochée de ma famille.

Ma grand-mère s'est mise à exister différemment à travers ces lettres.

Elle n'était pas que généreuse, elle était Juste... Quelqu'un de bien.



Patrick Fombaron

Le landau

Premières années

Naissance le 5 septembre 1899, près de Nancy, Marie-Louise est la 2^e enfant de Léonie D et de Marie-Victor R.

Elle aura un frère qui mourra à 2 ans, sa sœur aînée, un peu « en retard » la suivra plus tard dans ses déplacements.

Tout de suite après sa naissance, déménagement dans les Vosges, berceau de la famille, dans la vallée de la Vôge plus précisément. Ses parents sont agriculteurs.

Enfance à faire les travaux ruraux et à aider sa mère, à faire la cuisine.

Années vingt

Rencontre de son futur mari Léon C qui fait ses longues années d'armée, et dont les parents tiennent une scierie/battage de blé à quelques kilomètres.

Elle passe tous les jours ou presque devant la scierie de ses futurs beaux-parents pour aller au ravitaillement.

La ferme est très isolée, en haut d'un vallon. Très bucolique mais pas très pratique.

1923-1939

Mariage le 23 février 1923.

Son père meurt en août de la même année.

Les enfants arrivent tardivement dans la famille d'habitude ; elle ne fait pas comme les autres : 1^{re} fille en 1923, 2^e en 1925, 3^e en 1929 et 4^e en 1939.

Aisance financière à Epinal, belles voitures jusqu'à la mort de son mari garagiste en mai 1939. Restauration de la maison des parents à Rasey.

Grande, belle, très coquette, habile de ses mains, Marie-Louise confectionne tous les habits de ses filles, en suivant la mode, il restera beaucoup de photos d'elle qui ont passé les années.

Mai 1939 : à l'hôpital, avant l'opération qui l'emportera, son mari, 38 ans, lui fait promettre d'aller vivre dans la maison de Rasey si jamais la guerre est déclarée pour éviter les bombardements.

Guerre 39-45

Elle s'occupe seule de ses 4 filles dans la maison à flanc de colline où elle avait organisé tant bien que mal le déménagement avant la déclaration de guerre.

18 juin 1940 : c'est l'appel du 18 juin, mais c'est aussi l'attaque et la destruction de la mairie et de l'incendie de l'église de Xertigny.

À partir de cette date, les Allemands occupent la maison de Marie-Louise R, elle doit emmener ses filles dans la maison d'à côté, elles seront ainsi regroupées avec des cousines, la belle-mère et les tantes ; sa mère restera dans la ferme isolée, elle ne connaîtra pas la fin des hostilités (mort en 1942).

Attaques allemandes, bruit de bottes, peur derrière les volets, coups de feu, passage des avions ennemis.

Le landau qui transporte la dernière servira aussi à transporter des vivres et des armes. Les photos de la mère, des 3 aînées devant le landau, duquel sort la tête de Ginette, la dernière.

Vieille bâtisse, servant de soue, avec une porte cachée dans la cave (cachette pour les armes), non loin de la maison occupée par les Allemands, en bas des arbres fruitiers.

Les 2 aînées travaillent à la filature de la maison et ramènent leur paie qu'elles restituent en entier à Marie-Louise.

La fin de la guerre jusqu'à sa mort brutale

Marie-Louise s'amourache du chauffeur de camion poubelle, sa fille aînée n'apprécie pas et œuvre pour que l'aventure s'arrête. Même attitude quand un journaliste, rencontré dans le train, vient la voir régulièrement. Quelques photos émouvantes subsistent de cette période.

Elle n'a pas refait sa vie, a vendu la maison, effectuera des petits boulots pour subvenir aux besoins de sa tribu qui a cependant diminué, les aînées se sont mariées et ont quitté le nid.

Ses 4 filles lui ont donné 20 petits-enfants, elle n'aura pas le temps de tous les connaître.

Elle se tuera à la tâche, littéralement, pour tomber et ne pas se relever alors qu'elle fait le ménage dans un hôtel à Dijon.

Elle a alors 56 ans et l'histoire ne se souviendra pas de ce qu'elle a fait quelques années auparavant.

Les trois acteurs de ce qui se joue

Isabelle G, une nièce de Marie-Louise

Debout sur un rondin, cachée derrière le gros tas de bois, j'observe du haut de mon 1 mètre 50 ma tante qui s'affaire autour du landau de Ginette, cela fait un moment que les Allemands ont quitté précipitamment la maison du bas pour aller combattre les résistants sur les collines de Fieuzé.

Marie-Louise est penchée et me tourne le dos, j'aimerais bien savoir ce qu'elle est en train de faire, ce n'est pourtant pas une heure décente pour sortir, on entend au loin les échanges de coups de feu, je n'arrive pas à distinguer dans la pénombre tous ses mouvements.

Cette fois, elle ne m'a pas demandé de faire diversion auprès des occupants, de sa maison, elle m'a ordonné d'aller me coucher avec mes sœurs et mes cousines et de prendre soin de la petite dernière. Mais je n'ai pas obéi, je me doute bien que l'absence de Marie-Louise signifie quelque chose. Quelque chose d'important.

Les 5 sons de cloche retentissent, je sursaute, vite, je me baisse, j'ai juste le temps d'apercevoir un reflet, puis un autre, qui accompagnent les gestes de ma tante, reflets qui disparaissent aussi vite qu'ils étaient apparus.

Mais qu'est-ce qu'elle traficote donc ? Elle en met des choses, dans ce landau, est-ce qu'il sent encore si fort le poireau et la pomme de terre ?

Jeannot, le gars du village qui s'impatiente

Qu'est-ce qu'elle fout, bon Dieu, on avait pourtant dit juste à la tombée de la nuit, et les autres qui s'battent là-bas, ça canarde sec, j'ai les doigts g'lés. Alphonse m'a dit qu'on pouvait se fier à elle, qu'elle saurait être prudente, mais là, en ce moment j'ai des doutes, faire confiance à une femme qui vit au milieu des femmes et des filles depuis tant d'temps, sans hommes, à part les boches qui leur donnent des ordres et s'réservent les meilleures parts, elle est en train de fout' le camp cette confiance.

Et pis pourquoi c'est moi qu'Alphonse P a choisi pour l'attendre, j'préfér'rais me battre avec eux en ce moment, et puis c'est sûr, maintenant, elle viendra pas, elle a décidé de pas venir, bon Dieu, on en a besoin de sa ferraille, elle le sait pourtant. Et pis, comment elle pourra s'y prendre pour pas s'faire attraper en ch'min, heureusement ce soir il y a pratiquement pas de lune, les nuages cachent tout, on n'y voit pas à 10 mètres, comment elle f'ra pour me r'trouver, j'me l'demande.

Les armes se sont tues, j'commence à somnoler, je n'sens plus mes jambes ; un léger bruit, d'où ça vient, pas facile dans c'noir, puis un deuxième, un 3^e, et ce

criss'ment le long du chemin qui passe un peu au-d'ssus, les bruits s'approchent, déplier mes jambes sans les faire craquer, lent'ment, très lent'ment, un coup d'œil au ch'min pour me rassurer, l'ombre s'approche, les cloches de l'église sonnent, 7 heures déjà... Ouf, c'est elle !

Alphonse P, le maire, l'organisateur

Ah, ce foutu éclat d'obus de 1916, j'essaie de masquer mon envie d'en découdre par une bonhomie de façade, heureusement, je parle assez bien l'allemand, mais je ne dois jamais oublier de garder le meilleur pour les boches quand je répartis le ravitaillement qui provient des fermes de la commune, sinon ça bardera pour mon matricule.

Lors d'une réunion clandestine, au café Diollez, tous feux éteints, Arsène R, Jeannot B et Alfred M sont là, je propose d'organiser des transports clandestins, non seulement pour grappiller de la nourriture, mais aussi pour faire parvenir des armes aux gars qui se battent sur les collines.

Quand le nom de Marie-Louise R vient dans les discussions, je balaie tout d'abord l'hypothèse, une femme, et puis quoi encore, pourquoi pas une gamine, du temps que vous êtes, je dois faire machine arrière après de nombreux palabres, faute de choix. Je la vois pourtant tous les jours, derrière son landau qui transporte sa dernière fille, son babillage et ses mains potelées jouant avec les légumes et les fruits que Marie-Louise R va chercher un peu partout dans les fermes alentour, finalement, pourquoi pas elle ?

Pourquoi ne pas lui faire confiance, après tout, elle a perdu son mari avant la guerre, son père est mort depuis longtemps et sa mère vient de rendre l'âme. Elle s'occupe de ses 4 filles, les surveille de très près pour qu'il ne leur arrive rien, même les aînées, et puis elle sait ce qu'elle veut, avec elle, c'est oui ou c'est non.

À la nuit tombée, je frappe discrètement à la porte de la maison occupée par les femmes en haut de la côte, par quoi commencer, je ne sais pas vraiment. C'est la petite Isabelle qui m'ouvre, toute maigrichonne mais au regard perçant, presque insolent.

Marie-Louise m'invite à boire un café qui n'a de café que le nom, ça me détend, je me lance et lui explique sans ambages ce que j'attends d'elle, elle n'a pas réfléchi longtemps avant d'accepter, mais que je m'en aille, *vite, les Allemands sont tout près, soyez prudent, dites à Alfred M que j'attendrai son paquet le temps qu'il faudra, attendez quand même que les boches ne soient plus dehors, qu'il passe par les champs du haut, descende le long de la porcherie et frappe 3 coups rapides et 2 coups lents à la porte cachée au fond de la cave,*

il trouvera bien, c'est un débrouillard, l'Alfred, même si la porte est bien cachée, qu'il soit prudent, c'est tout.

Je repars en boitant à travers champs tout aussi discrètement que je suis arrivé, pourvu que je ne me trompe pas, et pourvu qu'il ne lui arrive rien et qu'elle trouve le Jean là-haut...

L'auteur donne des précisions

En ce début du mois de mai, sous une pluie battante, mes yeux embués peinent à déchiffrer les noms inscrits sur la pierre en bas du champ de foire : Jean B, écrasé lors du bombardement d'Épinal de 1944, tout comme Arsène R, oui, il est là aussi, Alfred M mort sous la torture sans avoir parlé, Alphonse P fusillé en 45 après une dénonciation anonyme, Jean V fait prisonnier et mort dans un camp de l'autre côté de la frontière.

Sans le récit d'Isabelle, toujours pleine de vie aujourd'hui à bientôt 96 ans et qui connaissait bien Jeannot V, j'ignorerais tout de ce qu'il s'est passé : ma grand-mère, oui, ma grand-mère, en a fait des livraisons périlleuses de 41 à 43 à l'insu des Allemands (et de ses filles !)

Les yeux humides, je m'imprègne de ce témoignage gravé, de ces héros ordinaires qui s'effacent peu à peu.

Combien de fois suis-je passé devant ce monument sans m'arrêter ?

Toutes ces vies fracassées, qu'aurais-je fait si j'avais vécu leurs combats, aurais-je été lâche, me serais-je comporté comme eux, mon nom serait-il inscrit entre Jean et Alfred, je ne le saurai jamais.

Il n'y a personne de ma famille sur la stèle, les miens sont passés entre les gouttes.

Ma grand-mère Marie-Louise, quant à elle, est morte tristement d'une hémorragie cérébrale au milieu des années cinquante, faute de soins prodigués à temps.

A 56 ans, elle a emporté avec elle ses voyages nocturnes.

Sans jamais en avoir parlé.



Claude Lalance

Armand, un héros contrasté

Saint Genet La Tourette en Auvergne,
maison modeste dans la montagne.
Naissance d'Armand Boussat.
Enfant unique, adulé de ses parents,
cafetiers au village.
Plus tard, il aura quatre enfants et trois petits-enfants.

On le verra sillonnant les routes,
connu de tous,
Par monts et par vaux,
avec talent, dépannant les véhicules,
ferrant les vaches et les chevaux,
aidant aux moissons.

Avec humour, accueillant l'ennemi,
parlant sa langue, apprise durant
un service militaire de quatre ans à Fribourg,
toujours disant en coulisse :
*« ils ne sont pas tous méchants,
mais on les aura un jour... »*

La peur de manquer de vivres pour la famille,
mais faisant tout pour en trouver,
en donnant même dans les villages voisins...
Repéré, trahi, dénoncé,
il a su esquiver et parler à tous avec autorité
aux acteurs des deux bords,
en Français et en Allemand.

Cette voiture grise longue et massive,
cette amie solide qui accompagnait ses pérégrinations,
il la bichonnait, comme sa casquette
qu'il ne quittait même pas pour dormir...

Il a prévenu bien des Résistants
des bruits de bottes sur la route proche :
« il était moins une », mais il a su,
de ses paroles endormir l'assaillant...

Il s'est occupé plus tard de son premier enfant,
chagrin immense de le perdre.
Mais une part d'ombre s'est installée
après cette guerre, l'alcool faisant lentement
son office de destruction : santé, couple, famille, déstructurés.
Regrets de tous et de chacun...

Ce jour-là,

C'était la tombée de la nuit. Soudain, dans le silence de plomb, on entendit un bruit de bottes.

Les volets de la chambre étaient déjà fermés, par une plaque de tôle pour ne pas laisser échapper la lumière. Je tressaillis, croyant qu'un trou dans la tôle fût repéré par des yeux de lynx. J'avais 12 ans.

Mon père, l'oreille dressée sous sa casquette, gardait la tête haute, le regard décuplé vers la porte. Droit dans ses sabots, il gardait son assurance et j'ose dire son impertinence.

Qu'on vienne lui tenir tête, le défier, il répondrait avec le même ton en allemand et se moulerait dans leur droiture froide et rigide. Son attitude, malgré notre panique, nous rassurait et je sais qu'il jouait la certitude et la force pour nous protéger.

La colonne passa, les bruits de bottes s'éloignèrent... Alors il s'élança comme un chat au dehors pour prévenir le maire, Monsieur Gauthier, le chef de la résistance locale.

Il avait dit pour prétexter sa sortie : *« je vais chercher du bois, il fait froid... »*.

Alors nous l'attendîmes, il revint très vite, essoufflé, il avait juste eu le temps de prévenir Monsieur Gauthier avant l'arrivée de la colonne venue le chercher. Monsieur Gauthier était passé avec trois autres résistants par un couloir étroit entre deux maisons.

Il n'avait eu le temps que de s'y faufiler, voyant avec effroi passer à quelques mètres, la colonne furieuse de n'avoir pu emmener le forcené, qu'un voisin leur avait signalé...

« On ne peut pas plaire à tout le monde... »

« Monsieur Boussat, on le voit partout, mais gare à lui, il ne pense pas assez à sa famille, que deviendront les siens, s'il se fait piquer ? La mère, elle, n'a pas de métier, la tambouille, la lessive, c'est tout...

Il se prend pour qui ! Il a les yeux bleus comme un « aryen » et marche comme eux avec la même arrogance. Ses désirs sont des ordres.

Et qu'est-ce qu'il manigance au juste avec le maire ?

Pour faire tourner son entreprise de travaux agricoles, il parle même d'employer des prisonniers ! Il l'a dit à l'oreille du maire, mais j'ai tout capté, on ne me la fait pas pour les secrets !

Qu'ils travaillent gratos, c'est de l'exploitation, tout ça pour faire le malin et nous dominer...

Oui, il le paiera un jour. Chacun devrait rester à sa place dans cette « salle guerre », ne piper mot et attendre que ça passe !....

Kisito Massengo

Texte sur le thème du héros

Naissance à Brazzaville

Gaston – Le petit dernier – Grande famille – Effervescence de la ville – Quartier Bacongo – La famille avant tout.

10 février 1978

Naissance du premier fils – *Quel braillard celui-là !* – Fête avec les amis – Squat ouvert à tous – Prière de ne pas vider le frigo ou tout du moins à en laisser un petit peu.

1999-2000

Guerre civile – Bombardement et destruction – Tout à disparu – Il ne reste plus qu'à reconstruire, rebâtir pour ne pas sombrer.

Début des années soixante

Arrivée port de Bordeaux – Il fait froid – Solitude – Comment arriver jusqu'à Berlin – Trop peu de sou – Faisons du stop jusqu'à Paris.

Année 90

Construction du pont – Fierté – Symbole du renouveau de l'Afrique – La foule, les enfants, tout le monde participe – C'est la joie – Début du village des hommes libres.

2010

Quai du Canal Saint-Martin – Le froid et la morosité du béton – Solidarité des toiles de tente – Flash des médias – Résistance encore et toujours – Il faut parler, montrer que l'on existe, se placer.

Le père

Ainsi Gaston a réussi sa mission, il a bien placé les amulettes sur le mur de Berlin comme les anciens l'ont demandé, toute cette histoire n'est désormais plus entre les mains des hommes.

Le soulagement de la nouvelle laissa place à un véritable sentiment de fierté.

Mon fils, mon benjamin, qui encore il y a peu de temps était un enfant, vient

d'accomplir ce que peut-être je ne ferai jamais, voyager en Europe.
À ce moment précis lui revient en mémoire son vieil ami allemand,
« *J'ai tenu ma promesse, le mur ne sera très bientôt plus qu'une histoire ancienne.* »

Un ami

« Mince alors, Gaston va rester étudier en Allemagne pendant quelques années tous frais payés par le Congo, quelle chance ! Lui avec qui j'ai fait les 400 coups durant notre jeunesse, lui qui passait son temps à dormir en classe sans montrer le moindre intérêt aux affaires scolaires. Déjà, il avait suscité la jalousie de tout le quartier quand on avait appris qu'il allait voyager en Europe, cette canaille avait même usé de la chose afin de bien se faire voir par les filles des environs.
Ah sacré Gigot, tu sauras toujours bien y faire ! »

L'ami allemand

J'ai reparlé à mon ami Jean du service que je lui avais demandé, plus par jeu et pour le taquiner, tellement la tâche semble irréalisable. Avec son air débonnaire et ce sourire moqueur dont il ne se sépare jamais, sa réponse comme à chaque fois n'a pas manqué de me surprendre. Il m'a annoncé qu'il avait consulté les anciens et le reste de la communauté et que d'un commun accord ils ont décidé de venir en aide au peuple allemand en participant à leur manière à la destruction du mur de Berlin. Des amulettes magiques vont être confectionnées et elles seront placées au pied du mur pour accomplir le rituel. Il a continué en m'annonçant que ce sera son propre fils, Gaston qui va s'occuper de cette tâche délicate. À ces mots, des images de son fils me reviennent en mémoire, comment ce très jeune homme allait pouvoir accomplir un tel périple ?

Pascal Mény

**Une petite musique intérieure, discrète et chaleureuse.
Portraits croisés d'une héroïne du quotidien.**

Aller à la rencontre d'une mère, un long chemin...

1932

Naissance dans un petit village alsacien portant le doux nom de Moosch

Parents ouvriers

Mère exubérante

Père discret

Enfance marquée par la guerre

Père résistant

Mère toujours aussi exubérante

Rapport difficile à la langue

Langue ennemie

Langue amie

Ni français

Ni allemand

Une vie d'incompréhension

Maladie du petit frère

Accompagnement

Espoir

Rechute

Décès du petit frère

Une vie d'incompréhension

Renaissance

Doux espoir

Entreprendre des études d'infirmière

Soigner

Réparer

Guérir

Opposition de la mère

Abandon des études

Une vie d'incompréhension

Oublier

Se résigner

Pointer à l'usine

Emprunter Le chemin

Justement celui que l'on voulait éviter

La routine

Le quotidien

Renoncer à soi-même

Une vie d'incompréhension

Nouvel espoir

Une belle éclaircie

Le beau gymnaste du village

Celui qui deviendra mon père

Danser
Chanter
Vivre
Renaître
Mais avec le temps, tout s'en va...
Et puis à nouveau...
Une vie d'incompréhension

Quelques années plus tard
Maternités difficiles
Finalement
Deux garçons
Le lien ne se fait pas
Isolement
Silence
Désolation
Dépression
Une vie d'incompréhension

Une maison
Un silence absolu
Des journées passées en cuisine
Servir, servir et servir encore
Sans aucune reconnaissance
Les enfants qui grandissent
Et, cet amour de la nature
Ces joies simples du quotidien
Cuisiner, jardiner
Cette différence
Elle la folle, l'illettrée du village
Cette différence, certes, mais aussi une grande liberté
Une vie d'incompréhension

La mort du père
La mort de la mère
La mort du mari
Chagrin, certainement
Mais délivrance aussi
Renaissance
Aller vers l'autre
Aller vers soi-même
La vie qui commence

Être belle-mère
La belle-fille, une vraie rencontre
Une histoire de femmes
Être grand-mère

Une grand-mère
Merveilleuse
Attentive
Bienveillante
Respectueuse
Mère angoissée
Mais grand-mère disponible
Prendre conscience de ce que l'on est véritablement
Cheminer vers la sérénité

2010
Quitter le navire
En harmonie avec soi-même
Laisser des traces discrètes mais profondément enracinées

Une vie d'incompréhension
MAIS
Une mort sans appréhension

Une mémoire vive
Un lien qui libère

Lorsque nous arrivions chez elle, elle ouvrait la porte de sa maison avec son grand sourire. Elle, c'était ma grand-mère. Je me souviens surtout de sa seconde peau : son éternelle blouse de cuisinière. Elle qui était très sédentaire nous faisait voyager grâce aux délicates senteurs qui émanaient de ces fourneaux. Si pour mon père, cette femme pouvait être source d'angoisse et d'inquiétude, pour moi, ce fut tout le contraire. Sa gentillesse, sa disponibilité, sa bienveillance étaient sans faille. Elle a toujours su m'écouter, me rassurer, me consoler. Même très malade, elle a su être présente et à l'écoute de son prochain. Ce sens de l'autre révélait son profond humanisme.

Nous souhaitons réussir notre vie. Je ne sais pas si la vie de ma grand-mère était réussie. Mais je suis persuadé d'une chose : sa vie était accomplie. Je me souviens de sa mort qui était douce et apaisée. Son départ fut à l'image de son existence : discret. Sa vie fut d'une grande cohérence. Sa petite musique intérieure n'a pas souvent été écoutée, entendue, comprise... Il faut bien reconnaître que sa musique était essentiellement ponctuée de longs silences. Pour moi, ces silences ont été une douce berceuse.

Oh je sais que je dois vous parler d'une figure héroïque. Il est vrai que ma grand-mère était très éloignée de l'archétype du héros ou de l'héroïne. Mais, détrompez-vous. Elle fut mon héroïne du quotidien : celle qui donne sens aux gestes

simples, celle qui sait savourer ces petits riens qui font le charme de nos existences, celle qui sait tout simplement écouter sans faire de longs discours, celle à qui l'on peut se confier en toute simplicité et surtout en toute confiance. Bien évidemment que j'ai bien rapidement compris que cette mamie de l'Est était souvent à l'Ouest, Bien évidemment qu'elle était très différente des grands-mères de mes copains parisiens. Mais son ancrage paysan, son authenticité et son intégrité ont contribué à faire de moi ce que je suis aujourd'hui.

Un vrai rendez-vous. Une belle rencontre.

*Un café !
Une part de tarte !
Du sucre !
Il manque une assiette !
C'est trop chaud !*

Injonctions, ordres, réprimandes...
Point de sourire.
Point de remerciements.
Ni délicatesse ni attention particulière.

Je suis Mohamed.
Je me souviens de longues soirées passées dans la grande cuisine de mon collègue,
Léon, militant syndical au sein de l'usine textile du coin.
Léon était mon héros.
Il n'avait pas fait d'études mais maniait la langue française avec délicatesse.
Ses discours syndicaux étaient de réels poèmes engagés.
Je me souviens de la cuisine dans laquelle nous étions installés.
Je me souviens des soirées interminables.
Je me souviens des mets délicats, du café chaud, des tartes à la mirabelle, à la
quetsche ou encore à la rhubarbe.
Je me souviens surtout d'Anna, l'épouse de Léon.
C'est elle qui avait confectionné les plats et les tartes.
C'est elle qui nous servait.
C'est elle qui débarrassait.
Elle était certainement épuisée mais n'allait pas se coucher afin d'être disponible
jusqu'à point d'heure.
Je me souviens aussi, je me souviens surtout, de la rudesse de la communauté
masculine à l'égard de cette femme.
Son sourire délicat contrastait avec les voix rugissantes et parfois menaçantes des
hommes.
Léon était mon héros.

Il ne l'est plus.
Aujourd'hui, je suis un vieillard.
Léon n'est plus mon héros.
En revanche, je repense très souvent à Anna.
Cette femme ordinaire, héroïne du quotidien.
Un doux sourire déposé dans ma mémoire.



Table

Bénédicte Berthier Lagarenne	<i>Camille du Faubourg Croncels</i>	5
Danièle Chaponnais-Prouteau	<i>Madeleine</i>	9
Patrick Fombaron	<i>Le landau</i>	15
Claude Lalande	<i>Armand, un héros contrasté</i>	25
Kisito Massengo	<i>Le thème du héros</i>	27
Pascal Meny	<i>Une petite musique intérieure, discrète et chaleureuse</i>	31